



Il aime Bertolt Brecht et Edward Bond. Et quand il met en scène « Les Bonnes » de Jean Genet, il parle d'identité et d'impossibilité de se révolter. **Lorent Wanson** fait du théâtre comme d'autres de la politique. Et c'est un compliment.

Fils d'un ferronnier d'art et d'une coiffeuse, né à Huy en 1967, Lorent Wanson est un jeune homme en colère. Il est venu au théâtre comme vers le seul endroit où il pouvait parler d'un état intime qu'il ne comprend pas lui-même : « une insupportabilité d'être au monde ». Après des études à l'INSAS et la lecture de Brecht qui sera pour lui décisive — Brecht à l'art, comme l'Anglais Edward Bond actuellement, de raconter des histoires tout en formulant des questions —, il décolle très vite, met en scène des pièces de Wedekind et d'Ibsen puis monte **SAINTE-JEANNE DES ABATTOIRS** de Brecht et **FAUT PAS PAYER !** de Dario Fo. Le répertoire de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle l'intéresse particulièrement : il rend compte d'un monde qui bascule, d'un monde à transformer. Pour la création de **SAINTE-JEANNE DES ABATTOIRS**, il va à la rencontre des gens et des acteurs culturels d'une région sinistrée, le Borinage. Parallèlement, il réalise plusieurs projets de théâtre-action : **SHOW-DEVANT**, spectacle sur la démocratie et **CQFD**, pièce chantée qui retrace, à partir de témoignages d'ouvriers, l'histoire de la sécurité sociale et interroge sa légitimité aujourd'hui.

Identité

Ce travail sur le terrain est le creuset des **AMBASSADEURS DE L'OMBRE**. Quand Bruxelles 2000 lui propose de concevoir un spectacle avec des familles soutenues par ATD Quart Monde (Aide à toutes détresses), il accepte d'emblée. En émerge une création vivante, forte et émouvante, malgré les inquiétudes et les problèmes charriés par les récits de ces hommes, femmes et enfants en habits de soirée qui donnent à entendre et à voir, outre leurs mots, leurs chants, leurs

danses, leurs jeux festifs : autant de savoir-faire partagés avec les spectateurs qui leur confèrent une lumineuse dignité. Cette expérience marque un tournant : travailler sur la richesse humaine, prendre en considération la culture de l'autre deviennent primordiaux pour Lorent Wanson. « Quand on est metteur en scène, ce qu'on met en scène, c'est son rapport au monde. Et moi j'ai envie d'un rapport honnête, généreux et juste dans ce monde où règne l'injustice. Voilà pourquoi j'essaie de créer une nouvelle distance entre l'acte théâtral et le public : l'espace de la responsabilité. » Formellement, il tend vers l'épure. Il revendique une netteté des signes et des actes posés, sans aucun jugement. À l'image des réalisations du cinéaste autrichien Michaël Haneke (**LA PIANISTE...**) qui, dans ses films, psychanalyse la société dans laquelle nous vivons.

Le théâtre, une transformation

À la pensée préalable, le metteur en scène privilégie une pensée qui se construit au contact des autres. Ses répétitions, il les a ouvertes au public, aux écoles, aux associations. Elles sont la pâte de sa création, l'espace d'une interaction entre les gens venus de l'extérieur et les acteurs, le lieu où la fiction se pétrit de réalité. La réaction des participants nourrit les acteurs : les incessants débats insufflent à leur corps une conscience de la réalité qu'ils n'auraient pas autrement. C'est sur l'intelligence des acteurs et non sur l'émotion que travaille Lorent Wanson. Cela n'enlève évidemment rien à l'impact de ses spectacles, percutants : « Nous sommes tellement habitués à être des consommateurs d'informations et d'émotions ! Nous pleurons devant **STAR ACADEMY** mais nous restons secs quand nous voyons la famine en Éthiopie. Les acteurs sont des citoyens qui s'interrogent sur le monde. Je suis là pour poser avec eux, devant les spectateurs, nos contradictions, porteuses à la fois de toutes nos dérives et de tous nos possibles. Le théâtre peut être un lieu de débat, de démocratie. Je veux revenir à sa source, à l'agora, afin qu'il soit le foyer d'une transformation. »

Théâtre et société

Que signifie avoir vingt ans dans une société comme la nôtre ? s'est-il demandé lorsqu'il a mis en scène **EN ATTENDANT GODOT** de Beckett, son précédent spectacle. Les deux

personnages qui guettent Godot, il en a fait des gamins, poussés à la dérive d'une génération sans perspective. Entre ses mains, **LES BONNES** de Genet devient un spectacle sur des gens qui n'existent pas. Jean Genet, dans sa pièce, a remodelé un fait-divers qui défraya la chronique dans les années 30 : l'assassinat d'une aristocrate et de sa fille par les sœurs Papin. Les bonnes, Solange et Claire, imaginent le crime de Madame au cours d'une cérémonie qu'elles répètent encore et encore... jusqu'à ne tuer qu'elles-mêmes. En quoi ces « Bonnes » résonnent-elles maintenant ? « Vivre, c'est laisser des traces. Or le métier des bonnes est de ne pas laisser de traces. Où sont les preuves de leur passage ? Elles ignorent comment vivre autrement que dans l'effacement d'elles-mêmes. Le sujet de la pièce, c'est la disparition de l'identité, la manière dont le pouvoir s'immisce dans notre imaginaire ; c'est donc aussi l'impossibilité de nos jours de nous révolter. 2801 personnes qui meurent dans des tours ont un poids tellement plus important aux yeux de l'histoire que le million de morts au Rwanda ou les milliers d'enfants qui meurent de faim tous les jours dans le monde. Il y a chaque jour dix World Trade Center remplis d'enfants qui s'écroulent ! Mais ils n'existent pas... »

Le langage de jeu

Le metteur en scène a créé une tension sur le plateau entre deux piles de journaux : d'un côté, « Vogue » et « Elle » avec leurs images de femmes superbes ; de l'autre « Détective ». Si on ne parvient pas à avoir sa photo dans les premiers magazines, on peut devenir criminelle et apparaître dans le second tas. « Comme si le but de l'existence, aujourd'hui, était de figurer sur la couverture d'une de ces revues ». Vêtues d'une robe noire très simple, ces bonnes marchent de manière strictement fonctionnelle : soumises à une énorme pression sociale, elles n'ont droit à aucun gaspillage, même en ce qui concerne leur corps. Elles bougent à l'intérieur d'une surface balisée de part et d'autre par deux belles arches en bois... qui se rapprochent tandis que le sol commence à se friper : ces arches vont rétrécir leur espace vital jusqu'à les écraser. Madame, au contraire, traitée sur un mode mélodramatique, multiplie les gestes inutiles : elle se dénude, pleure, se traîne par terre. Madame a des émotions : les bonnes n'ont pas de place pour cela. À l'instar des familles du quart-monde, remarque le metteur en scène : « Quand on est dans la nécessité, la difficulté, on n'a pas de place pour des états d'âme, on résoud. » Jour après jour, les bonnes revivent, pour exorciser l'humiliation, la violence qu'elles ont accumulées. Lors de ce rituel, elles se déguisent avec les vêtements de Madame : « Leur imaginaire est conditionné par « Elle », représentation du pouvoir et du mauvais goût du pouvoir. Même leur révolte, même leur envie de tuer, c'est encore Madame qui en détient les codes de jeu. Madame prête constamment le flanc au crime, mais elle est intuable. » Lorent Wanson, du moins, fait vaciller dans nos esprits ces modèles auxquels nous sommes soumis.

SARRINA WELDMAN

Les Bonnes, Théâtre National, au Palais jusqu'au 29/3. Infos 02 203 41 55.
Les Ambassadeurs de l'ombre à Liège, au Théâtre de la Place, au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, à Saint-Gilles, Alb, Tournai, Namur en mars et avril. Infos 02 203 53 03.